

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, GODFROY, et M^{re}
NIVERLET, libraires;
A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'été, 1^{er} juin.)

Départs de Saumur pour Nantes.		Départs de Saumur pour Paris.	
6 heures 49 minut. soir,	Omnibus.	9 heures 50 minut. matin,	Express.
4 — 32 — —	Express.	11 — 51 — —	Omnibus.
4 — 1 — matin,	Express-Poste.	6 — 6 — soir,	Omnibus.
10 — 28 — —	Omnibus.	9 — 23 — —	Direct-Poste.
Départ de Saumur pour Angers.		Départ de Saumur pour Tours.	
8 heures 2 minut. matin,	Omnibus.	7 heures 27 minut. matin,	Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.
Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 » — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 50
L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

La réorganisation des Principautés danubiennes, cette question qui paraissait si simple l'an dernier, devient de plus en plus une véritable pomme de discorde. Au mauvais vouloir de l'Autriche, aux taquineries de lord Redcliffe, se joignent les manœuvres pleines de duplicité des derniers représentants des princes grecs du Phanar. Reschid-Pacha, trompé, nous l'espérons encore, par les suggestions du caïmacam Vogoridès, vient de rendre toute solution amicale pour ainsi dire impossible.

Par l'article 24 du traité de Paris, la Porte-Ottomane a promis, ainsi qu'on l'a répété bien souvent, de convoquer dans les deux provinces moldave et valaque un divan composé de manière à représenter le plus fidèlement possible toutes les classes de ces provinces, afin de savoir quels sont les vœux réels de celles-ci concernant l'organisation définitive qu'elles désirent. On sait comment le prince Vogoridès, caïmacam de la Moldavie, a fait honneur à la parole du Sultan. L'arbitraire le plus excessif a été employé par le prince fanariote pour éloigner du scrutin tous ceux qui pouvaient contrarier ses tendances personnelles défavorables à l'Union. Entre autres faits signalés par une correspondance adressée de Jassy au *Moniteur*, sous la date du 7 juillet, nous avons appris, que, sur 20,000 propriétaires ruraux, 18,000 ont été exclus de la liste électorale. Des préfets moldaves, honteux de telles iniquités, ont dû envoyer au prince Vogoridès leur démission motivée.

Enfin, le gouvernement français a été instruit seulement par la voie des journaux, qu'au mépris de tous les engagements antérieurs, des élections subrepticement faites, ont eu lieu le 19 juillet dans toute la Moldavie.

En présence d'un pareil état de choses, on doit prévoir, pour le moins, l'annulation des élections moldaves. Les chancelleries européennes et particulièrement la France, ne pourront, en effet, considérer comme légales des opérations entachées d'aussi manifestes violences. On doit donc s'attendre à d'énergiques réclamations sur ce point.

En attendant, on est convaincu plus que jamais que la Russie, la Prusse, la Sardaigne et la France, c'est-à-dire la majorité des puissances faisant partie du congrès resteront jusqu'au bout fermement unies pour empêcher ou faire réprimer les fraudes. Le dernier voyage du roi de Prusse à Vienne, a dû pleinement confirmer dans cette opinion, croyons-nous, le comte Buol et l'empereur François-Joseph lui-même. — Havas.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Berlin, 26 juillet. — « En réponse à des réclamations qui lui ont été adressées, le Gouvernement a exprimé officiellement son approbation de la conduite du commissaire prussien dans les Principautés. »

« Les gouvernements du Zollverein réclament collectivement à l'Angleterre, par l'intermédiaire de la Prusse, une indemnité pour les pertes éprouvées par leurs nationaux à Canton, le bombardement ayant eu lieu sans que les consuls en fussent avertis. »

Trieste, 28 juillet. — « La malle des Indes apporte des nouvelles de Bombay, du 1^{er} juillet. »

« Delhi résistait toujours et le général Barnard attendait des renforts. »

« A la date du 16 juin, presque toutes les provinces du nord-ouest du Bengale étaient troublées, et à Calcutta on avait désarmé les régiments indigènes. Le service de la poste était interrompu dans plusieurs endroits. » — Havas.

KABYLIE.

La campagne de la Kabylie a eu ses épisodes, qui n'ont pu trouver place dans les récits officiels de la campagne, mais qui ont été recueillis par les correspondances particulières. On pourra juger des péripéties de ce drame militaire par le récit suivant, transmis à l'*Univers* :

Alger, le 21 juillet 1857.

J'avais promis de vous écrire le 11 au soir; mais, malheureusement, je n'avais oublié qu'un point: emporter du papier et de l'encre. Cette journée a

dépassé tout notre espoir et a terminé d'un seul coup la campagne. Comme je vous le disais, nos trois divisions venaient de se réunir, ayant devant elles les hauteurs et les rochers jusqu'alors inabordable du Djurdjura. Abrisées derrière ces obstacles qu'elles croyaient invincibles, les tribus des Outhoua-Malou, des Idgers, des Illiten et des Mellikeuch nous bravaient malgré nos forces imposantes et nos succès sur le reste de la Kabylie. Ce sont les populations les plus âpres, les plus belliqueuses et les plus fières de la confédération des Zouaouas, gens de rochers, habitués à voir passer des colonnes armées à leurs pieds sans s'inquiéter et à les poursuivre avec acharnement dans la retraite. Les souvenirs de l'expédition de 1854 étaient là pour soutenir leur audace et pour nous forcer de ne pas nous arrêter sans les avoir domptés.

Depuis trois jours, campés en face d'eux, nous attendions vainement que l'exemple des tribus voisines et le déploiement de nos forces nous amènent leur soumission. Mais ils ne bougeaient pas, attendant notre départ pour sortir en foule de leurs rochers et nous faire une belle conduite à coups de fusil. Parmi eux s'étaient rangés tous les mécontents et les fanatiques de la Kabylie, avec leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux. Ils croyaient leurs retraites tellement inaccessibles qu'ils n'avaient pas pris seulement la précaution, en usage chez les autres tribus, de faire retirer tous ces *impédiments* dans d'autres contrées, pour leur éviter les horreurs de l'attaque. Aussi tout cela grouillait devant nous dans des creux de rochers: femmes, enfants, troupeaux, poulets, etc. Il y avait de quoi allécher nos soldats; mais il fallait les dénicher, et cela ne paraissait pas commode. L'ordre arriva le 10 aux trois divisions d'écraser à la fois toutes ces résistances. Le plus beau lot revenait à notre division, qui avait à enlever le village des Illiten, appuyés par les Beni-Mellikeuch. Ces positions, adossées à des pics des plus élevés du Djurdjura, étaient séparées de nous par un ravin des plus escarpés, de plus de six cents mètres de profondeur, et se trouvaient protégées par un éventail ou crête de rochers qui les cachaient à nos coups,

FEUILLETON

MADemoiselle DE CARDONNE.

(Suite.)

Le marin se dirigea vers la sucrerie pour sonner le réveil; comme il passait près du perron, il vit un nègre couché sur le ventre au pied d'un arbre.

— A la bonne heure, pensa Smarth, le service se fait joliment bien depuis quelque temps... Hé! Jean-Pierre, c'est comme ça que tu montes ta garde, mon garçon? debout! voyons!

Disant cela, le matelot poussa du pied le cadavre du jeune nègre; puis, se baissant, il le retourna:

— Encore un! murmura le digne homme; Seigneur, mon Dieu, ça n'en finira donc pas! Mais, tonnerre de Brest! quel est le misérable...?

La Rémédios se montra sur le perron, et interrompit Smarth en lui criant:

— Qu'avez-vous, compère? — Venez voir, Médi, venez.

La capresse accourut et se tordit les mains avec désespoir.

— Fant espérer que ce sera bientôt mon tour, dit-elle avec une savante émotion; je ne peux, je ne veux pas assister plus longtemps à la douleur et à l'effroi de ma bonne matresse. — Oui, murmura Smarth, c'est bien

pensé ce que vous dites là; mais si nos maîtres ne nous avaient pas, vous et moi, pour les servir et les protéger, que deviendraient-ils? — Vous avez raison, compère... je suis d'avis que nous leur cachions ce nouveau crime, et je vous conseille d'aller faire enterrer Jean-Pierre tout doucement... on croira qu'il est parti marron. — Vous avez le cœur bon, Médi, je suivrai ce conseil; mais où enterrer ce pauvre diable sans être aperçu? — Au moulin à eau; je veillerai pendant que vous ferez la fosse. — C'est ça; gardez bien le secret, ce sera une larme de moins pour nos maîtres.

Smarth chargea le corps du jeune nègre sur ses épaules et se dirigea vers le moulin.

La Rémédios le regarda s'éloigner, puis elle courut à la Chambre de M^{re} de Cardonne.

Le moulin à eau était un vaste bâtiment circulaire; abandonné depuis longues années, il servait de parc à un troupeau de moutons. Smarth déposa son fardeau contre le mur d'enceinte et le couvrit de paille; puis il alla chercher une bêche, une pelle, et revint. Le troupeau, d'abord épouvanté, se refoula dans un coin; les brebis, les agneaux regardèrent d'un œil triste et stupide le travail du fossoyeur; puis, enhardis par son silence, ils s'en approchèrent et l'entourèrent.

Smarth mit tant d'ardeur à l'ouvrage, que la fosse fut bientôt ouverte; alors il ramassa une vieille calebasse fêlée et l'emplit d'eau au filet de la source qui coulait

près de là par une rigole d'arrosage. Revenant sur ses pas, il découvrit le corps de Jean-Pierre, et versa quelques gouttes d'eau sur son front et sa poitrine, en faisant le signe de la croix et murmurant une courte prière à la mère du Seigneur, cette auguste patronne qu'implorent tous les bons matelots, dans leurs jours de détresse.

Puis Smarth porta le cadavre au bord du trou, l'y fit glisser avec précaution et le recouvrit de terre. Quand ce pieux travail fut achevé, le marin se croisa les bras et promena sur le troupeau dont le cercle s'était épaissi et serré autour de lui, un regard morne et mélancolique. Tout à coup une colère longtemps contenue gronda dans le cœur de cet homme de bien; sa pensée se tourna furieuse contre le mystérieux meurtrier qu'il eût voulu voir en face, et un sourire convulsif erra sur ses lèvres lorsque, revenu de cet emportement soudain, il contempla les paisibles moutons qui levaient sur lui leurs regards hébétés.

En ce moment, deux têtes se montrèrent prudemment à la lucarne: Nancy et la Rémédios aperçurent le sourire de Smarth; la capresse frissonna de joie, M^{re} de Cardonne tressaillit d'horreur.

— Avez-vous bien vu, matresse? demanda tout bas l'odieuse femme. — Oui... oh! le monstre! Seigneur mon Dieu, permettez-vous donc cela! Allons-nous-en maintenant, il ne faut pas nous exposer davantage.

et, en partie, à notre vue. Il était tout-à-fait impossible de tourner la position; il fallait attaquer de front, descendre d'abord au fond d'un entonnoir, remonter de l'autre côté à quatre pattes et escalader ces rochers où il semblait qu'une poignée d'hommes devait nous assommer, ne fût-ce qu'à coups de pierres. Sans une heureuse et hardie inspiration du général Yusuf, tout le monde s'attendait à des pertes immenses et croyait le succès douteux. Personne n'en était plus pénétré que le général. Il connaissait mieux que personne la force réelle de cette position par des espions qui lui en avaient expliqué les difficultés et qui l'avaient prévenu que tout l'effort de la résistance s'y concentrait pour défendre un flot de population accumulé derrière ces rochers.

Cependant on ne pouvait reculer; car passer devant sans attaquer, c'était laisser une population insoumise, laisser au Djurjura son prestige d'inaccessibilité, et à l'insurrection un noyau et un refuge assuré. Toutes ces idées assiégeaient le général la veille au soir. Enfin, à neuf heures du soir, il nous confia un projet hardi et d'une grande responsabilité. Il fit venir les officiers et sous-officiers de deux compagnies de tirailleurs algériens; il leur exposa la situation telle qu'il la savait. Il s'agit d'assurer le lendemain le succès de l'attaque en épargnant à la division des pertes énormes. Pour cela, il faut que ces deux compagnies se dévouent. Partant à minuit, elles vont marcher toute la nuit sous la conduite d'un guide du pays, dans le plus grand silence, traverser à pas de loup, dans l'obscurité, des populations ennemies, mais endormies, suivre des sentiers de chèvre, faire un détour de 5 à 6 lieues, gagner le plateau du Djurjura et arriver à temps pour escalader par derrière ce pic élevé qui doit prendre à revers l'éventail de rochers que nous devons attaquer de front le lendemain avec toutes nos forces. Un feu allumé par ces deux compagnies, dès leur arrivée sur le pic, nous annoncera qu'elles ont réussi, et jettera la panique parmi les Kabyles qui vont croire qu'ils sont attaqués par une autre colonne en arrière. Le succès de ce mouvement va décider de la journée du 11, mais aussi les deux compagnies courent le risque d'être anéanties par le fer des Kabyles, si elles sont reconnées dans leur marche de nuit.

La chose bien expliquée, on part; et toute la nuit le général, inquiet du résultat et de la responsabilité énorme qu'il assume sur lui, ne ferme pas l'œil. Son état-major seul sait ce qui se passe. A trois heures, réveil général du camp, et à trois heures et demie départ des troupes et formation des colonnes d'attaque. On laisse au camp tentes, bagages et chevaux. Tout le monde, le général en tête, est à pied et le bâton à la main pour l'assaut long et pénible. Chacun emporte dans ses poches de quoi manger pendant deux jours, voilà pourquoi je n'avais ni papier ni encre. On commença par descendre au fond du ravin. On roule, on se calbute, on glisse de toutes parts, et cela pendant plus d'une heure, sans arriver au fond, sur une pente d'une raideur inouïe. A chaque instant, une pierre, détachée sous le pied d'un soldat, se met à rouler avec une rapidité croissante, et menace d'écraser tous ceux qui sont en avant. On crie: « Gare là-dessous! » et chacun cherche à éviter cette rencontre.

Smarth ramassa son bâton, Nancy et la Rémédios quittèrent la lucarne; puis, s'échappant par une porte dérobée, elles s'enfoncèrent dans un petit bois de citronniers qui faisait retour sur le parc. Smarth se dirigea, tête basse et le pas nonchalant, vers la cloche de la sucrerie, dont le timbre mélancolique ne tarda pas à résonner.

Les nègres sortirent de leurs cases, la houe sur l'épaule, et se rangèrent sur la plate-forme de leur village pour répondre à l'appel du chef d'atelier, car c'était ainsi que se nommait le commandeur depuis l'émancipation.

Smarth fit sa ronde habituelle; puis, prenant en sautoir une carnassière qu'il avait, dès la veille, garnie de provisions, il se dirigea vers la grotte où Meynard avait passé la nuit.

Bonjour, capitaine, dit le matelot en pénétrant dans la grotte: bon ou mauvais, avez-vous fait un somme? — Parfaitement, mon brave, parfaitement; le lit est un peu dur, mais je ne suis pas soldat pour coucher sur la plume. — A la bonne heure; tant que vous ne serez pas difficile, je tâcherai de vous accommoder... Voilà quelques provisions; vous devez avoir besoin... — A vrai dire, je me sens en appétit, et vous avez eu là une idée charmante... Oh! oh! du vin, du rhum et un pâté... c'est tout un festin! — L'amiral de Cardonne ne fait rien à demi, Monsieur; son hospitalité est toujours aussi douce que prévoyante. — Je savais cela, dit le capitaine

Il est plus de cinq heures quand on arrive au fond du ravin. On s'y arrête pour souffler et se rassembler. Il s'agit alors de faire une opération inverse: monter 600 mètres presque à pic avant d'arriver au pied de l'éventail des sommets. La fatigue et le danger vont toujours aller croissant. Pour s'amuser un instant, nos obusiers de montagnes, en batterie derrière nous, tirent à longue portée sur deux villages ennemis, mais peu élevés, et déjà abandonnés à cause de leur position inférieure. Quelques fantassins y entrent à leur tour et y mettent le feu. Cependant on commence à monter; les premiers coups de fusil retentissent, et le général, toujours l'œil fixé sur le pic du Djurjura, n'aperçoit pas encore le signal convenu. Son inquiétude, quoique secrète, est extrême. Les deux compagnies de tirailleurs se sont-elles égarées? ont-elles été égorgées par les Kabyles? Tout-à-coup le feu brille au sommet du pic. Nous poussons un cri de joie. Les soldats qui nous environnent apprennent enfin ce qui s'est passé et s'enthousiasment. La position est tournée, et il n'y a plus qu'à l'aborder franchement. Ce bruit se répand dans les colonnes et les anime; la charge sonne et l'on escalade l'éventail de rochers. Nous ne voyions pas alors ce qui se passait derrière, mais nous avons su après que la panique s'était mise dans les femmes et les troupeaux de l'ennemi.

Les Beni-Illiten, surpris de l'apparition d'un feu inattendu et croyant qu'une colonne ennemie de Français vient aussi les attaquer par derrière, perdent la carte. Les cris des femmes et des enfants répandent le désordre, et les meilleurs guerriers ne songent plus qu'à retarder notre escalade pour avoir le temps de faire filer toutes ces hordes de femmes et les troupeaux dans une gorge étroite qui remonte à droite des plateaux du Djurjura. Heureusement pour eux que nous arrivons littéralement *extremis* sur la cime de leurs rochers, après avoir monté pendant plus de deux heures, malgré une vive fusillade. Là, il faut encore souffler et se réunir. On se jette dans les villages abandonnés; à l'instant même un désordre inexplicable y règne. Des magasins entiers de figes, graines, farines, huile, vêtements, jonchent les rues. Malgré les coups de fusil qui retentissent encore, nos troupiers entrent de toutes parts et font main basse sur le butin. J'ai vu une compagnie où chaque homme avait plus d'un poulet. Bientôt les flammes s'élèvent et annoncent au loin notre triomphe. On poursuit l'ennemi dans sa retraite, mais on est maître de toutes les hauteurs. Il est dix heures. Tout-à-coup une vive fusillade se fait entendre au loin sur la droite, delà de l'éventail de rochers.

Quelques-uns de nos hommes, égarés dans la poursuite des Kabyles, tombent tout-à-coup dans une gorge étroite et profonde où s'entassaient, dans une confusion extrême, les plus grands flots de l'émigration; tout cela se rendait dans un village célèbre par la présence d'un marabout et de sa sœur, espèce de sibyle ou pythonisse, appelée *Fatma*, jouissant dans toute la Kabylie d'une réputation de guerrière et de prophétesse et d'une immense considération. Le général, qui avait ordonné de ne pas dépasser le rocher, et qui n'avait pas vu ce qui se passait, au-delà, envoie pour arrêter le mouvement de ce côté et ramener les hommes trop avancés. Mais déjà le feu était trop fortement engagé, et une poignée

en taillant dans le pâté. — Vous avez donc connu M. le comte? — Non, mais j'ai voulu le connaître. — Écoutez, Monsieur, reprit Smarth gravement, je me suis prêté à votre entreprise, j'ai consenti à vous descendre à terre et à vous mettre en lieu sûr pour deux raisons: d'abord vous m'avez été recommandé par mon vieil ami Brûlant, ensuite j'aime tous les Français; je les aime pour avoir vécu longtemps avec eux, pour avoir partagé leurs périls, leurs joies et quelquefois leur gloire, à une époque déjà loin de nous. Mais ces deux titres à ma protection ne vous suffiront pas pour arriver jusqu'à mon noble et bon maître. — Eh, mon Dieu, mon ami, me trouvez-vous donc si mauvais miné?... — Au temps où nous vivons, Monsieur, on ne saurait, sans folie, se fier à la mine des gens; vous venez d'un pays où mon maître a joué un grand rôle, où, malgré ses bienfaits et ses services; il a laissé des ennemis de sa race, des ennemis de son nom, des ennemis de sa gloire, et vous êtes sur une terre peuplée de malfaiteurs; il est donc de mon devoir de vous questionner, il est de votre loyauté de me répondre sans détours. — Je te vois venir, vieux diplomate, pensa Meynard... Eh! Martial a bien fait de m'avertir. Puis, élevant la voix, il dit: Questionnez donc, mon camarade, questionnez, faites-vous plaisir. — Quel projet vous amène de si loin? — Ne vous l'ai-je pas dit? Le plus beau des projets, celui d'éponser M^{lle} de Cardonne, M^{lle} Nancy de Cardonne. — Ce n'est pas sérieux cela, j'enne homme.

d'hommes sans chef et sans ordres, lancés à la poursuite des troupeaux, avait attaqué le village dans le fond de la gorge. Ils y trouvent une résistance désespérée et veulent battre en retraite. En un clin-d'œil nos aventuriers ont plusieurs blessés et ne peuvent tous les enlever. Ceux qui restent sont malheureusement mutilés par les Kabyles. On est loin de tout secours organisé. Un de nos camarades, capitaine d'état-major, se trouvait là avant moi, presque seul comme officier. Il dit ce qui se passe et ce que le général ignorait. Si on continue de battre en retraite on est sûr de perdre tous les hommes qui se sont avancés en tirailleurs. Il faut au contraire les soutenir, et attirer des renforts de ce côté. Alors on repique sur le village du marabout, tout le monde revient à la charge. On se fusille de tous côtés avec les défenseurs de la Fatma. Enfin le village est pris, et on y tient. On y fait un butin immense.

J'étais dans le village au moment où la Fatma se constituait prisonnière avec une centaine de chevaliers d'honneur et de dames de compagnie, dont l'une portait les vêtements ensanglantés d'un malheureux zouave blessé, éventré par elle quand on avait abandonné la première fois l'entrée du village. Malgré les couronnes de feuilles vertes que ce monde-là s'était mis autour de la tête en signe de soumission, nos soldats voulaient les égorger toutes et tous pour venger nos blessés. On les arrêta à temps, et le convoi se mit en marche pour retourner près du général. La Fatma est une espèce d'idole chinoise, d'une tête assez belle, mais tatouée sur tout le corps et d'un embonpoint tellement prodigieux, que quatre hommes ne pouvaient l'aider à marcher. Heureusement qu'un beau mulet, pris par un zouave, se rencontra sur le chemin; elle fut hissée dessus, et, suivie de tout le cortège, on l'apporta pompeusement au général, qui l'envoya le soir au maréchal. Tous les soldats criaient: *Place à la reine de Pamar!* et faisaient sur son compte mille bonnes ou mauvaises plaisanteries. Ce lendemain, on lui rendit sa liberté; mais du moment où elle fut entre nos mains, toute résistance cessa, et notre succès fut assuré.

Parmi leurs tués ou blessés, il y avait beaucoup de femmes et d'enfants qu'on frappait sans le vouloir, au milieu du désordre général de leur émigration. Nous avons trouvé le lendemain une malheureuse enfant qui était restée vingt-quatre heures dans le ravin, ayant le genou brisé, abandonnée toute nue. On l'a fait porter à l'ambulance; mais aucun Kabyle ne l'a fait réclamer. Ils nous ont dit que toute sa famille était morte. C'est à la tribu à se charger de la recueillir.

Le lendemain j'ai fait partie d'une reconnaissance faite par notre chef d'état-major sur les plateaux du Djurjura, au col de *Tirourda*. Nous étions escortés de deux bataillons; mais le plus grand calme nous attendait. Pas un cri, pas un coup de fusil; pas une ame, pas un souffle. Toutes les populations s'étaient éclipsées et fondues. Nous avons donc atteint les dernières hauteurs du Djurjura et vu de l'autre côté de la vallée de l'oued Sahel. Nous avons fait notre café, à la neige, au pied du fameux pic où les deux compagnies de tirailleurs avaient été se percher si à propos.

Cette journée du 11 eut un retentissement et une

— Malepeste! comme vous y allez; je trouve la chose très-sérieuse, au contraire. — Nous n'avez dit ne pas connaître... — Ah! mon cher, avez des précautions, rien de mieux, mais soyez discret; mes affaires de cœur et de famille ne se proclament pas en plein vent, à son de trompe. — Puisque vous n'obéissez qu'à des intérêts privés, pourquoi tant le mystère de votre débarquement? pourquoi cette apparition sur la côte, en pleine nuit? — Je m'étais laissé dire que je serais très-mal reçu par vos estimables compatriotes, j'ai donc préféré la nuit au grand jour; d'ailleurs, mon brave, vous n'ignorez pas que l'amour se plaît aux aventures. — Enfin, capitaine, expliquez-moi votre présence à bord d'un bâtiment de guerre; les vaisseaux de votre République ne sont donc plus que des gabares bonnes au commerce des amoureux? — Lorsqu'on est pressé, on prend ce que l'on trouve; j'étais à Brest, un brick mettait à la voile pour rejoindre les croisières d'Haïti, j'ai pris passage à son bord en ma qualité de militaire, et me voilà rendu à bon port. Vous le voyez, ce n'est pas déjà si maladroite. — Très-bien, mais c'est obscur. — Si vous étiez plus jeune et si vous aimiez, vous me trouveriez très-clair. — Et ce sergent? Quel sergent? — Martial, votre infortuné compagnon? — Ah! ah! c'est un écervelé; comment se porte-t-il? — Vous ne répondez pas? — J'ai fait sa connaissance pendant la traversée; ses affaires ne sont pas les miennes. — Je vous en félicite, car le pauvre

portée immense. La prise de la Fatma et de son frère le marabout, la panique des Kabyles, l'incendie de leurs villages, la perte de tous leurs troupeaux et provisions, l'abandon de plus de cent prisonniers mâles ou femelles, un nombre considérable de tués ou blessés, tout cela les a consternés au dernier point. Pour les troupiers, c'était au contraire une fête; car c'était la première fois qu'on réussissait à pincer quelque chose aux Kabyles et à se dédommager un peu de tant de fatigues. Sans compter les poulets, les mulets, les moutons, chèvres et boucricots, on avait ramassé dans la pente trois cent trente-trois bœufs, qui ont été partagés entre les corps de notre division. Nous n'avons eu à regretter que trois ou quatre tués et une cinquantaine de blessés, parmi lesquels le général Deltgny qui commandait la deuxième brigade et qui a reçu une balle près de l'épaule; on n'avait pas d'inquiétude à son sujet; tandis que les Illiten nous ont avoué des pertes immenses pour eux et nous ont demandé, après leur soumission, des pioches pour enterrer leurs morts restés dans les ravins. Je crois qu'ils n'oublieront jamais la leçon.

Nous restâmes trois jours au bivouac sur les ruines des Illiten, couchant par terre et sans tente pour leur donner le temps de se rassembler et d'accepter nos conditions.

Tout était fini, et pas une tribu, pas un rocher ne restait en dehors de notre domination. Le 14, nous revînâmes à notre ancien camp, et commençâmes notre retour vers Alger, en repassant par Icheriden et Souk-el-Arba. La division Renault reste toute entière à occuper le fort Napoléon, qui prend chaque jour un développement prodigieux. La division Jusuf revient donc presque seule à Alger, où elle passera une grande revue le 28. Le maréchal s'est embarqué à Dellys le 17, et est arrivé ici à cheval, le 19, laissant en arrière ses troupes échelonnées pour la marche. Nous jouissons du repos le plus complet. (Pour extrait: BARRIER.)

FAITS DIVERS.

Le général de brigade Napoléon-Joseph Ney, prince de la Moskowa, sénateur, est mort samedi dernier à Saint-Germain-en-Laye.

Depuis deux ans, sa santé s'était considérablement altérée, et il passait la belle saison à Saint-Germain, lorsqu'il y a été frappé jeudi d'une congestion cérébrale à laquelle il a succombé samedi matin, sans avoir repris connaissance.

Le prince de la Moskowa, né le 21 mai 1804, était le filleul de Napoléon et de Joséphine.

Ce prince avait épousé M^{lle} Laffitte, et sa fille a épousé M. de Persigny, ambassadeur à Londres.

Son frère, le général duc d'Elchingen, est mort, il y a deux ans, d'une attaque de choléra, pendant la campagne de Crimée.

Les obsèques de M. le prince de la Moskowa auront lieu à l'église Saint-Roch, mercredi 29 juillet, à onze heures.

— On lit dans la *Constitutionnel*, du 27 :

« Un assure que l'Empereur ne doit quitter Plombières que demain mardi à midi. Sa Majesté couchera à Châlons, et le lendemain matin, ira visiter le camp dont on termine l'installation. L'Empereur partira de Châlons à trois heures, et sera de retour à Paris à six heures du soir. »

diabli file un vilain câble. — Vous croyez? — Il est parti ce matin, et je parlerais gros que nous ne le reverrons plus. — Bah! le drôle a de l'esprit, il s'en tirera. — Ainsi, vous persistez? — A quoi, mon bon? — A voir M. le comte! — Le plus tôt possible, s'il vous plaît. — Et à lui demander sa fille? — Ça devrait être déjà fait; lui en avez-vous touché deux mots? — Non, mais tout à l'heure... — Allez donc bien vite, mon ami; nous perdons à bavarder un temps irréparable; pré-entez mes civilités à M. l'amiral, et dites-lui tout bonnement: Le capitaine Meynard, qui vient de faire dix-huit cents lieues pour vous demander en mariage M^{lle} Nancy, votre fille, désire avoir l'honneur de vous être présenté. Ce sera court, mais suffisant. — Allons, fit Smarth en rompant de quelques pas, j'accepte l'ambassade; après tout, je ne demande pas mieux que de rire un peu aujourd'hui.

Le timonier sortit de la grotte et se dit, chemin faisant : — Le gaillard a du tonpet... il est, ma foi, beau garçon, et, entourée de singes comme elle l'est, il se pourrait bien que mademoiselle... oui, mais c'est un jacobin, un républicain, et l'amiral... enfin ce sera drôle... Si nous allions quitter le pays, revoir la France, rentrer à Cherbourg... Si l'amiral allait se rapatrier avec la République... Eh, dame! le Premier Consul déteste les Anglais, nous les aimons peu, Dieu merci! ça pourrait

Dans la nuit du 16 au 17 février dernier, un de ces terribles ouragans qui éclatent parfois dans les régions intertropicales, et qui sont irrésistibles, a fait d'affreux ravages à l'île de Sainte-Marie, sur la côte de Madagascar. Cette île, appartenant à la France, est utilisée surtout comme lieu de relâche et réparation pour les navires. Au moment de la catastrophe, trois bâtiments se trouvaient dans l'île: le transport *le Mayottais*, qui était sur chantier, et les goëlettes *le Dzaoudzi* et *le Dentrement*. Ces deux derniers navires étaient à flot, l'un au bout de la jetée, l'autre en petite rade, attendant leur tour pour entrer en réparation.

A neuf heures du soir la tempête commença, et les désastres qu'elle fit étaient d'autant plus difficiles à prévenir que l'obscurité, jointe à la violence du vent et de la pluie, paralysait les efforts des autorités et de la population. En peu d'instants toutes les toitures furent emportées, la plupart des établissements de l'administration renversés, les arbres coupés à quelques pieds de la racine, les plantations bouleversées, les récoltes perdues, les basses-cours ravagées, nombre de bestiaux périrent. Un seul village perdit dix-neuf bœufs. Des magasins de l'Etat, contenant des approvisionnements de toute sorte, et notamment des vivres, furent effondrés; les matériaux dont ils étaient composés furent dispersés, et les provisions qu'ils contenaient avariées ou dissipées par le vent.

M. le sous-commissaire de la marine, Raffanel, commandant de l'île, secondé par les quelques officiers de l'administration de la marine qui forment le personnel de l'établissement, et par le petit nombre d'hommes des troupes européennes et africaines qui composent la garnison, fit, dès le principe, tout ce qu'il était possible de faire pour combattre les effets de la tempête! Mais que peuvent, en pareil cas, le zèle et l'activité, même les mieux entendus! Quand les éléments sont ainsi subitement déchainés et montrent une telle violence, l'homme en est réduit à des soins qui prouvent sa bonne volonté et son courage, mais qui restent inutiles au moins en partie.

Malgré des efforts, dignes de succès, *le Mayottais*, après avoir brisé deux de ces ancres, aurait été infailliblement et totalement perdu, si une troisième ancre n'avait heureusement résisté jusqu'à la fin de la tempête, qui arriva heureusement le lendemain à quatre heures du soir. Il en a été quitte pour un mât brisé et pour quelques pieds d'eau dans la cale. *Le Dzaoudzi*, jeté à la côte, avait le plus souffert; mais il est possible de le réparer. *Le Dentrement*, défoncé sur des blocs de granit, a subi des avaries irréparables. N'omettons pas le récit d'un de ces actes de dévouement dont nos marins sont prodigés et dont l'honneur revient à quelques hommes de l'équipage du *Mayottais*. Des marins avaient été aperçus à bord du *Dzaoudzi*, au moment où il était en perdition évidente, et où la mer le battait avec tant de fureur qu'il semblait impossible de l'atteindre. Leurs camarades du *Mayottais* n'hésitèrent pas à se jeter dans une chaloupe et à leur porter secours, au risque de perdre vingt fois la vie. « On » contemplait du rivage, dit un témoin oculaire, » avec une profonde émotion, cette lutte courageuse de quelques hommes dévoués contre l'un

arranger bien des choses, tonnerre de Brest! Est-ce que nous aurions encore deux ou trois campagnes dans le ventre, l'amiral et moi!

Smarth décrivit un huit de chiffre avec sa canne, et termina cette superbe parade par un moulinet splendide. Il se sentait rajeuni par ses pensées belliqueuses; il marchait à grands pas, chantonnant et sifflant, le cœur gros d'émotion, et l'esprit aux diables verts.

On assure que les vieux chevaux d'escadron, réformés après d'honorables et longs services, dressent l'oreille au bruit soudain d'une fanfare, oubliant la meule ou la charrue, opprobres de leurs vieux ans; ces nobles animaux, épuisés par un labeur abject et ingrat, se raniment et tressaillent à des accents guerriers; ils veulent entamer la charge, bondir, galoper, franchir, et disparaître dans les mêlées.

Smarth, à la seule pensée de remonter sur un trois-ponts et de courir des bordées belliqueuses, se sentait rajeunir; son cerveau s'échauffait. Comme le via, la gloire a ses fumées, et notre brave marin se grisait à vue-d'œil en se parlant tout haut des faits et gestes de l'avenir. L'amiral était matineux, et il travaillait d'habitude dans son cabinet jusqu'à l'heure du déjeuner. Smarth jugea le moment favorable, et croyant trouver son maître seul, il frappa résolument à sa porte.

— Entrez! répondit le comte d'une voix sèche, brusque et impérieuse. — Hum! pensa le matelot, est-ce que

des plus épouvantables ouragans auxquels il soit possible d'assister. »

Lorsque le calme fut rétabli, un nouveau danger se fit sentir: celui de la famine. Mais l'activité du commandant put heureusement faire face aux besoins les plus pressants. Il restait pour deux mois de vivres. On fit des distributions aux nécessiteux. Le conseil d'administration vota 4,000 fr. en vivres pour les indigents; il y ajouta une somme de 6,000 fr. pour aider les propriétaires à sauver les restes de leurs propriétés. Enfin, un navire de Maurice, que la tempête avait désarmé en mer et qui vint à Sainte-Marie pour se réparer, fut remis promptement en état de prendre la mer et expédié, avec des dépêches pressantes, au gouverneur de la Réunion.

C'est une consolation de savoir que, dans cet événement qui déjouait toute prévision et toute force humaine, chacun a fait son devoir, et nous ne saurions terminer ce récit sans rendre justice, en particulier, aux sœurs de la charité, qui, dans cette épreuve, se sont montrées à la hauteur des beaux exemples que leur ordre ne cesse de donner.

(Constitutionnel.)

CHRONIQUE LOCALE ET DE L'OUEST.

On lit dans le *Pilote de Saint-Nazaire*:

« C'est lundi, 27 juillet, qu'une commission doit se rendre de Nantes à Saint-Nazaire, et procéder à la réception de cette ligne. »

« Il n'est plus douteux pour nous que le chemin de fer sera livré au commerce dans les premiers jours d'août. Le télégraphe électrique est définitivement installé. Deux bureaux de correspondance sont établis sur la ligne: l'un à Saint-Nazaire et l'autre à Savenay, ce qui met ces deux localités à même de correspondre dès aujourd'hui avec Nantes. »

« Le commerce de Saint-Nazaire, aussitôt le chemin de fer livré, va prendre un très-grand développement. De nombreuses affaires s'y traitent déjà, mais la grande difficulté qu'éprouvent les étrangers à se loger a apporté un peu de retard dans la marche des affaires. »

On lit dans le *Phare de la Loire*:

« Vendredi 24 juillet, à quatre heures du soir, un convoi d'une vingtaine de wagons chargés de sable, venant de Chantenay, pour opérer son déchargement dans les tranchées de Saint-Etienne, s'est rencontré dans la courbe située à quelques centaines de mètres en aval de la station de Couëron, avec une locomotive et son tender. »

« M. Letort, ancien officier, a été tué sur le coup. »

« Le mécanicien est grièvement blessé. On craint pour ses jours. »

« Le chef de train a un trou à la tête. »

Rochefort vient de recevoir la visite du premier train de wagons de Niort. On espère que cette voie de fer pourra être livrée à la circulation dans les premiers jours d'août.

Le *Charentais* rapporte la nouvelle d'un grave accident arrivé à Sireuil: le pont en fil de fer, sur la Charente, s'est écroulé sous le poids d'une charrette attelée de plusieurs chevaux.

On dit qu'un homme aurait péri dans cette circonstance.

le vent aurait sauté, par hasard? le patron n'est pas de bonne humeur, gare dessous!

Sur ce, le contre-maître poussa la porte et se présenta les talons sur la même ligne, le chapeau à la main, immobile et à la position correcte du soldat sans armes.

Nancy était dans le cabinet de son père; accoudée sur un secrétaire, le visage pâle, les yeux pleins de larmes qu'elle s'efforçait de retenir, la jeune fille paraissait en proie à une vive douleur. A la vue de Smarth, elle détourna la tête avec une sorte de dégoût; le vieux marin crut qu'elle voulait cacher ses pleurs, son âme se troubla, et un sourire amer flotta sur ses lèvres.

— Tu arrives à point nommé, dit l'amiral tout en continuant de se promener à grands pas, les bras croisés. — N'avez-vous fait appeler, maître? — Non... tu vas prévenir Jean-Pierre... il faut que dans dix minutes il soit à cheval... je l'envoie à la ville... Eh bien, tu es encore là?

Le comte, en disant ce dernier mot; s'arrêta en face de Smarth et le regarda d'un œil qui exprimait tout à la fois la colère et l'épouvante.

Le vieux serviteur ne bougea pas, inhabile à mentir, il cherchait un prétexte, un mensonge; atterré par cette brusque apostrophe, il baissa les yeux, et lorsqu'il voulut répondre, sa voix trembla comme celle d'un criminel pris en flagrant délit.

(La suite au prochain numéro.)

L'ingénieur en chef du département est parti en toute hâte; le procureur impérial et le juge d'instruction se sont également rendus sur le lieu de l'accident.

Pour chronique locale et faits divers: P. M. E. GODET.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Londres, 29 juillet. — Lord Palmerston a déclaré dans la chambre des communes, qu'à six heures il n'était pas arrivé de dépêches des Indes, et qu'en conséquence, toute interpellation à ce sujet devenait superflue. Toutefois, et pendant cette déclaration, une dépêche est parvenue au gouvernement; elle est de cette teneur:

Delhi n'est pas pris. Le général Barnard attend le train d'artillerie de siège.

L'insurrection a gagné toute l'armée du Bengale, celles de Bombay et Madras demeurent fidèles.

Le roi d'Oude a été arrêté pour avoir fomenté la révolte.

Londres, mercredi, 29 juillet. — La dépêche relative aux Indes, reçue par le gouvernement anglais, est confirmée. Cette dépêche ajoute que les

rebelles ont été complètement battus devant Delhi, dans différentes sorties qu'ils ont tentées.

A Calcutta et à Barrachpoo, les cipayes ont été désarmés tranquillement.

La flotte chinoise aurait été détruite. Les Anglais auraient eu, dans cette affaire, 83 hommes tant tués que blessés. Les affaires sur les soies sont limitées.

Vienne, 28 juillet. — Delhi n'est pas encore pris. Presque toutes les provinces du Bengale et du nord-ouest sont en insurrection. Les régiments de Calcutta ont été licenciés. Il n'y a pas d'indices d'insurrection à Madras et Bombay. — Havas.

L'ÉLIXIR RASPAIL, de COMBIER-DESTRE, de Saumur, vient d'obtenir une nouvelle médaille à l'exposition du Mans (Sarthe).

Malgré l'augmentation toujours croissante des alcools de vin que M. Combiér fait distiller à son compte dans le midi, et le prix extraordinaire où se sont élevés les sucres, il n'a jamais changé ses prix ni ses qualités, préférant un moindre bénéfice à l'emploi des alcools industriels et des sirops de fécule, tenant à se conserver la réputation qu'il s'est acquise jusqu'à ce jour.

MM. les débitants et consommateurs sont priés

d'exiger le cachet sur la cire et les étiquettes ornées de médailles que M. Combiér seul possède. (380)

Etude de M^e CESBRON, notaire à Doué.

A VENDRE, DE GRÉ A GRÉ,
50 Hectares de TERRES labourables et PRÉS,
Situés communes de Doué, Douces, et Forges.

Cette Propriété, qui est susceptible d'être vendue en détail, convient parfaitement à un spéculateur.

S'adresser, pour traiter, soit à M. LIONET-PHELIPON, propriétaire à Doué, soit à M^e CESBRON, notaire. (428)

BOURSE DU 28 JUILLET.

5 p. 0/0 baisse 10 cent. — Fermé à 66 60.

4 1/2 p. 0/0 baisse 50 cent. — Fermé à 92 50

BOURSE DU 29 JUILLET.

5 p. 0/0 hausse 10 cent. — Fermé à 66 70

4 1/2 p. 0/0 hausse 25 cent. — Fermé à 92 75.

P. GODET, propriétaire-gérant.

Etudes de M^e SEGRIS, avoué à Saumur, rue Cendrière, n° 3, et DION, notaire en la même ville, rue d'Orléans, n° 79.

ADJUDICATION

Le dimanche 9 août 1857, à midi, en l'étude de M^e DION, notaire à Saumur,

De la MAISON HÉLAUDAIS, située à Saumur, rue de Bordeaux, n° 36, sur la mise à prix réduite de 6.000 fr.

S'adresser pour plus amples renseignements, auxdits M^e SEGRIS et DION. (435) SEGRIS, avoué.

Etudes de M^e SEGRIS et BEAUREPAIRE, avoués à Saumur.

VENTE

Par Licitation,

Le samedi 22 août 1857, en l'audience des criées du Tribunal civil de première instance de Saumur, séant au Palais-de-Justice de ladite ville, heure de midi, en sept lots dont les cinq derniers pourront être réunis,

DE TERRAINS

ET CONSTRUCTIONS,

Situés à Saumur, entre le quai et la place Saint-Nicolas, contenant en surface 1,765 mètres carrés, dépendant des successions de M. et M^{me} de Charrières.

Pour plus amples renseignements, voir l'Echo Saumurois du jeudi 23 juillet, et s'adresser: 1° au greffe du Tribunal civil de première instance de Saumur où le cahier des charges est déposé, 2° à M^e SEGRIS, avoué en la même ville, rue Cendrière n° 3, pour suivre la vente, 3° à M^e BEAUREPAIRE, avoué à Saumur, rue Cendrière n° 8, sollicitant. (436) SEGRIS avoué.

A la VILLE de PARIS,

Place Saint-Pierre,
SAUMUR.

On demande un JEUNE HOMME qui veuille débiter dans le commerce de Nouveautés. (437)

MAISON

Située rue Beaurepaire, Anciennement occupée par M^{me} veuve Callouard,

A VENDRE OU A LOUER.

PRÉSENTMENT

S'adresser à M^{me} veuve de FOSLETHEUILLE, ou à M^e DUTERME, notaire à Saumur. (236)

A LOUER

MAISON AVEC MAGASINS,

Touchant le Pont Cessart et le quai du Gaz.

S'adresser à Duvau-Girard fils, qui y exploite le commerce en gros, des vins et spiritueux, lequel il cédera également, si on le désire. (375)

CHANGEMENT de DOMICILE.

DUPONT,

Carrossier à Saumur,

A l'honneur de prévenir qu'il vient de transférer ses ateliers place du Petit-Thouars. Il se charge de la fabrication des voitures dans tous les genres; il fait les réparations de toute nature. On trouvera toutes faites, à son établissement, des voitures dans les nouveaux dessins.

Il fait des échanges et garantit ses livraisons, le tout à des conditions très-avantageuses. (424)

A LOUER

Une MAISON, rue des Payens, 3. S'adresser à M. LECOR. (190)

Etudes de M^e ROUILLE, notaire à Mirebeau (Vienne), et de M^e LEMAYE, notaire à Thénézay (Deux-Sèvres).

A VENDRE OU ÉCHANGER

En gros ou par Lots,

LA BELLE

FORÊT D'AUTUN, ET TOUTES SES DÉPENDANCES.

Situées communes de Lasferrière et Thénézay (Deux-Sèvres).

Cette propriété se compose:

1° D'une très-jolie ferme nouvellement bâtie;

2° De 100 hectares en terres labourables, prés et bois attachés spécialement à ladite ferme;

3° D'une excellente chaulerie;

4° Et de 750 hectares de bois, divisés en 20 coupes à peu près égales.

Total de la contenance, 850 hectares.

Cette forêt est garnie de chênes d'une valeur assez considérable.

Deux routes la traversent et en rendent l'exploitation des plus faciles.

La chasse y est fort agréable, sur

tout celle du chevreuil, dont cette forêt abonde.

Cette propriété paie 2,200 fr. d'impôts, et produira à l'acquéreur un revenu net de plus de 4 0/0.

S'adresser à M. AMIET, propriétaire à la Renaudière, près Mirebeau (Vienne), SEUL MANDATAIRE de MM. CHEVALEREAU et ROBERT-BEAUCHAMP;

Et pour les renseignements, à M^e ROUILLE et LEMAYE, notaires ci-dessus nommés.

On accordera les plus grandes facilités pour les paiements. (412)

A LOUER

Présentement,

Ou pour la St-Jean 1858,

BOUTIQUE ET APPARTEMENTS, Situés rue de la Comédie.

S'adresser à M. BOUTET-BRUNEAU.

CHANGEMENT DE DOMICILE.

L'étude de M^e SEGRIS, avoué à Saumur, rue Cendrière, n° 8, est transférée même rue, n° 3. (379)

Saumur, P. GODET, imprimeur.

HOTEL ET RESTAURANT DU COMMERCE,

Rue Montmartre, 124, à Paris,

TENU PAR ALEXANDRE MÉE.

EXPOSITION
UNIVERSSELLE
1855

CONSERVATEUR DENTAIRE
EAU DE PHILIPPE

PRIS
2 fr. 50 le flacon.
1 fr. 50 le 1/2 fl.

Cette Eau dentifrice hygiénique, approuvée par les Médecins et Dentistes, préserve des douleurs de dents, en arrête la carie, les nettoie; les blanchit, les conserve, fortifie les gencives, détruit la fétidité de l'haleine. Parfum délicieux. — Pharmacie PHILIPPE, rue Saint-Martin, 425, à Paris. (Déposé.) Dépôt, à Saumur, chez M. BALZEAU, coiff.-parf., rue d'Orléans.

Le plus utile pour tous, le plus curieux, le plus amusant et le moins cher de tous les journaux

Deux numéros par semaine
le jeudi et le dimanche.

BUREAUX
rue Coq-léron, 7,
à Paris.

L'AUDIENCE,

BULLETIN DES TRIBUNAUX

CIVILS, ADMINISTRATIFS, CRIMINELS, DE COMMERCE ET DE PAIX.

PARAISANT DEUX FOIS PAR SEMAINE: LE JEUDI ET LE DIMANCHE,

S'adressant non-seulement aux hommes de loi, mais encore à tous ceux qui ont des intérêts à administrer, à régler, à défendre (propriétaires, locataires, fermiers, actionnaires, porteurs de valeurs industrielles, — financiers, manufacturiers, négociants, commerçants, industriels, — acheteurs, vendeurs, etc.), publie, à partir du 1^{er} août 1857,

L'HISTOIRE COMPLÈTE ET VÉRIDIQUE DE VIDOCQ, ANCIEN CHEF DE LA POLICE DE SURETÉ.

ÉCRITE D'APRÈS DES DOCUMENTS AUTHENTIQUES ET POUR LA PLUPART ÉMANÉS DE LUI.

PAR B. MAURICE,

Auteur de Cartouche, des Souvenirs révolutionnaires, de l'Histoire des prisons de la Seine, et l'un des chroniqueurs les plus populaires du PALAIS-DE-JUSTICE. Les abonnements commencent le 1^{er} de chaque mois. — En s'abonnant de suite, on sera certain de recevoir le commencement de l'histoire de VIDOCQ.

Vu pour légalisation de la signature ci-contre.
En mairie de Saumur, le

Certifié par l'imprimeur soussigné,